**Au Portugal : LISBONNE – SAINT-JACQUES DE COMPOSTELLE**

12 avril – 8 mai 2022

27 jours de marche - 660 km

En septembre/octobre 2019 nous avions entamé notre pèlerinage lusitanien afin de relier Sagres, tout au sud du Portugal à Lisbonne. Nous espérions achever notre périple au printemps suivant, mais… le Covid s’est désagréablement invité dans le monde entier pour de longs mois.

En ce printemps 2022, la situation sanitaire semble s’améliorer, c’est pour nous l’occasion de reprendre notre sac et de rechausser nos croquenots, heureux de cette liberté retrouvée.

Cependant je pars préoccupée à la fois par ce problème sanitaire toujours latent et par la guerre en Ukraine.

Après une intéressante visite de la Cathédrale de Lisbonne nous attaquons le macadam pour nous éloigner de la ville et nous nous retrouvons assez rapidement dans une campagne fleurie accompagnés des stridulations des grillons et du chant des coqs le long des bords du Tage.

Nous suivons le chemin menant à Fatima, toujours émerveillés par l’explosion printanière de fleurs : aubépines, églantines, genêts, marguerites, coquelicots, cistes, toutes ces couleurs nous faisant oublier le noir du bitume que nous foulons tout au long des kilomètres et la température qui augmente régulièrement.

Les pèlerins se rendant à Fatima sont nombreux : quelques uns comme nous, chargés d’un lourd sac et empruntant les sentiers – lorsqu’il y en a – les petites routes et les pistes encadrées de pins et d’eucalyptus, et d’autres, vêtus d’un gilet fluo, traçant au plus vite le long des nationales et des départementales avec les risques que cela comporte en raison de la circulation.

Malgré la chaleur qui rend ce début de pèlerinage fatigant, nous rejoignons Fatima en une petite semaine de marche très agréable. Mais quelle déception lorsque nous atteignons le village : celui-ci est ceint d’immenses parkings. Tous les champs ont été damés et ne sont que poussière et barrières de péage ! Nous allons quand même visiter le sanctuaire de Notre-Dame de Fatima, la basilique de Notre-Dame du Rosaire et l’esplanade cernée par les boutiques d’objets religieux.

Le port du masque pour entrer dans les commerces n’est plus obligatoire à partir du Vendredi Saint. Nous commençons ainsi à oublier le Covid. Par contre la guerre en Ukraine se poursuit. Les télévisions allumées dans les bars où nous prenons notre café-pastel de nata du milieu de matinée nous le rappellent.

A partir de Fatima la météo change radicalement : un vent froid se met même à souffler pendant plusieurs jours.

Nous traversons des hameaux tristes constitués de maisonnettes construites dans les années 1950, minuscules, permettant juste de mettre la famille à l’abri, maintenant abandonnées ; certaines ouvertes à tous les vents, d’autres en bon état mais fermées depuis fort longtemps ; d’autres encore affichent un panneau « A vendre » à la peinture écaillée par de nombreuses années d’intempéries. Ces hameaux de quelques feux sont sans âmes. Sont-ils encore habités ? Certaines maisons sont peut-être occupées quelques semaines en été lorsque leurs propriétaires reviennent au pays.

Nous continuons à remonter vers le nord et croisons énormément de pèlerins descendant vers Fatima, toujours adeptes des grandes routes. Nous préférons les chemins et petites routes (hélas toujours bitumées) au milieu de petits troupeaux de quelques moutons ou chèvres. La vie locale marie agriculture et artisanat : repiquage de plants de tomates, cultures diverses, scieries, petites usines tandis qu’aubépines, églantines, nombrils de Vénus semblent se disputer le droit de nous saluer par- dessus de magnifiques murets de pierres.

L’accueil des habitants est parfois réservé, parfois émouvant : à la sortie du petit village d’Ansiao, une dame court à son cabanon pour nous apporter oranges et clémentines de son jardin ! Nous sommes touchés par un pareil geste.

Aux alentours de Coimbra la pluie s’invite et nous rencontrons quelques rares pèlerins allant, comme nous, vers Compostelle : un Portugais, 2 américains. Avec cette pluie nous nous réconcilions avec le macadam car les portions de chemin sont vraiment très boueuses.

Les habitations deviennent très hétéroclites : des maisons modernes sans charme, de vieilles maisonnettes datant des années 50 aux lambeaux de rideaux encore accrochés aux fenêtres, de magnifiques maisons d’architecte très modernes et des débuts de constructions abandonnées depuis plusieurs années, signe de revers de fortune.

Nous marchons à la même vitesse qu’un autre pèlerin peu bavard, presque bourru. Au grès de nos arrêts nous nous doublons mutuellement et n’échangeons qu’un discret « Buen camino ».

A Branca dans un « donativo » nous retrouvons notre pèlerin taciturne qui se révèle, une fois l’étape terminée, fort agréable et même bavard. Il vient de Munich, se prénomme André et compte déjà 8 pèlerinages vers Compostelle à son actif !

La pluie continue à nous accompagner jusqu’à Porto mais sans réellement nous gêner.

Les routes bitumées font place aux voies pavées. Et là nous regrettons le macadam. Un comble ! Ces pavés sont extrêmement fatigants pour les pieds, la cheville étant en permanence sollicitée pour rétablir l’équilibre.

Nous continuons à nous faire des politesses avec André : son pas est plus rapide sur le plat ou les descentes, mais plus lent dans les montées. Malheureusement il souffre d’un genou et est même obligé de faire appel à un taxi pour terminer une étape. Nous partageons son inquiétude et sommes déçus pour lui.

A partir de Porto, nous partageons les chemins avec de nombreux pèlerins en route vers Compostelle.

La chaleur revient et nous traversons enfin de « vrais » villages, avec de jolies maisons regroupées autour de l’église au clocher à bulbe.

Nous franchissons enfin la frontière espagnole à Tui, puis un peu plus loin nous entrons dans le périmètre des 100 km de Compostelle. Nous progressons alors entourés d’un grand nombre de collégiens en groupe, surveillés de loin par leurs professeurs. Ils sont très respectueux des sites traversés et des « vieux » pèlerins que nous sommes, éteignant leurs téléphones portables quand nous les doublons, répondant aimablement à notre « Buen camino ».

Sur cette partie espagnole, nous profitons d’un beau temps et d’une température idéale.

Mais cela fait plusieurs jours que nous ne voyons plus André. Nous présumons qu’il a été obligé d’abandonner son pèlerinage à cause de son genou. Nous sommes attristés pour lui.

Nous arrivons à Saint-Jacques de Compostelle le 8 mai après 27 jours de marche depuis Lisbonne. C’est toujours la même émotion en découvrant la cathédrale et la place do Obradoiro. Celle-ci grouille de pèlerins et de touristes en début d’après-midi. Nous filons au bureau des pèlerins afin d’obtenir notre Compostella.

Pour accéder aux locaux du bureau des pèlerins le port du masque est obligatoire. Nous avions oublié le Covid depuis 3 semaines, nous voici ramenés à la réalité. Par ailleurs, la guerre en Ukraine est moins présente sur les chaines télévisées espagnoles, mais ça et là des drapeaux ou rubans bleus et jaunes nous rappellent que la lutte se poursuit.

Le lendemain matin je me rends à la messe de 7 h 30, puis je retourne à l’hôtel pour le petit déjeuner. Avant de quitter la ville nous décidons de retourner sur la place do Obradoiro qui nous aimante et immortalisons le moment par quelques dernières photos. Au moment où nous nous engageons dans une ruelle en direction de la gare routière, nous entendons qu’on nous interpelle « He, my friends ! » C’est André ! Il court vers nous. Nous nous étreignons, heureux et très émus de nous retrouver. Nous l’imaginions immobilisé par son genou ; contre toute attente, il était arrivé à Compostelle un jour avant nous, ayant réussi à couvrir en une journée, une longue étape que nous avions scindée en deux ! Nous n’oublierons jamais ce miracle qui a amené André sur cette place à la minute où nous la quittions !

C’est sans doute pour cela que nous marchons vers Compostelle : chaque jour nous offre une surprise, une découverte, une rencontre et toujours de merveilleuses émotions.

Chantal et Thierry GENEVIER